

# Figaro : journal non politique

**1.** Figaro : journal non politique. 1863-10-25.

**1/** Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

**2/** Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

**3/** Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

**4/** Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

**5/** Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

**6/** L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

**7/** Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [utilisation.commerciale@bnf.fr](mailto:utilisation.commerciale@bnf.fr).

B. JOUVIN

RÉDACTEUR EN CHEF.

ABONNEMENTS (PARIS)

Un an. . . 36 fr. | Trois mois. 9 fr. 50  
Six mois. . 19 | Un mois. . 4

LES MANUSCRITS

NON INSÉRÉS SONT BRULÉS

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

21, BOULEVARD MONTMARTRE, 21

(Maison Frascati).

« On me dit qu'il s'est établi dans Madrid, un système de liberté sur la vente des productions, qui s'étend même à celles de la presse, et que, pourvu que je ne parle en mes écrits ni de l'autorité, ni du culte, ni de la politique, ni de la morale, ni des gens en place, ni des corps en crédit, ni de l'Opéra, ni des autres spectacles, ni de personne qui tienne à quelque chose, je puis tout imprimer librement, sous l'inspection de deux ou trois censeurs.



« Loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là, me moquant des sots, bravant les méchants... je me hâte de rire de tout, de peur d'être obligé d'en pleurer.

# FIGARO

G. BOURDIN

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION.

ABONNEMENTS (DÉPARTEMENTS)

Un an. . . 40 fr. | Trois mois. 10 fr. 50  
Six mois. . 21 | Un mois. . 4 50

FIGARO

PARAIT DEUX FOIS PAR SEMAINE  
Le Jeudi et le Dimanche.

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

21, BOULEVARD MONTMARTRE, 21

(Maison Frascati).

« Que je voudrais bien tenir un de ces puissants de quatre jours, si légers sur le mal qu'ils ordonnent, quand une bonne disgrâce a cuvé son orgueil ! Je lui dirais que les sottises imprimées n'ont d'importance qu'aux lieux où l'on en gêne le cours ; que, sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur, et qu'il n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits écrits.

## Le Petit Chaperon-Rouge

A PARIS

MESSIEURS DU GRAND FORMAT.

Il était une fois un petit Chaperon-Rouge qui voulait aller à Paris. — Depuis les contes de Perrault, chacun sait que les chaperons rouges sont de singuliers petits êtres sans raison, ni cervelle, ni esprit de conduite, ni quoi que ce soit de sérieux ; qui aiment par-dessus tout les fleurs, les papillons, les chemins de traverse, et qui n'ont pas d'opinions politiques... — Et alors, comme j'avais l'honneur de vous le dire, ce petit Chaperon-Rouge voulait aller à Paris. Pensez que sa famille fit tout au monde pour le détourner d'un projet pareil ; mais le drôle ne voulut rien entendre et, de guerre lasse, ses gens le laissèrent aller. Son père lui dit : « Soyez sérieux ! » sa mère lui dit : « Ne sois pas malade ! » Sur quoi, le petit Chaperon-Rouge partit d'un pied léger, emportant pour tout bagage sa galette et son pot de beurre dans le fond d'un méchant panier.

Les premiers jours que le Chaperon-Rouge passa dans Paris furent des jours de liesse et de bombance. Bon fils, bon prince et bon vivant, il sut en un rien de temps s'entourer d'un tas de petits amis qui voulaient bien l'aider à croquer sa galette. Tant que la galette dura, tout alla pour le mieux ; mais quand cette coquille de galette fut à sa fin et le pot de beurre aussi, le Chaperon-Rouge, n'ayant plus de quoi manger, se trouva dans un embarras fort grand. Quelques braves gens, auxquels

il soumit son cas, lui conseillèrent d'entrer dans une administration ; mais les administrations, n'étant point faites pour des vagabonds pareils, lui rirent positivement au nez. Le Chaperon-Rouge se fâcha, les appela « pimbèches » et chercha un autre moyen de se tirer d'affaire. Comme il en était là, le journaliste Gustave Claudin, superbement allongé dans une voiture découverte, passa près de lui, frais comme l'œil et le cigare aux dents. « Par ma foi ! se dit le petit Chaperon-Rouge, voilà le métier qui me convient ; allons vite nous faire journaliste ; » et là-dessus, il alla bravement frapper à la porte des grands journaux de Paris.

\* \*

Il entra d'abord dans une belle maison du quai Voltaire, monta trois marches au fond de la cour, et s'arrêtant devant une porte vitrée, fit d'un doigt dégagé : « Toc ! toc ! »

« — Qui va là ? »

« — C'est moi, le petit Chaperon-Rouge ; je viens voir M. Turgan et le prier de me prendre avec lui dans son journal.

« — M. Turgan est au bois.

« — Fort bien, ne le dérangez pas, dit le petit Chaperon-Rouge, je reviendrai. Veuillez seulement l'avertir que je tiens à écrire dans son journal. »

Il revint le lendemain.

« — Toc ! toc ! »

« — Qui va là ? »

« — C'est moi, le petit Chaperon-Rouge ; je viens voir M. Turgan et le prier de...

« — M. Turgan est aux courses.

« — Fort bien, ne le dérangez pas, dit le petit Chaperon-Rouge, je reviendrai ; surtout, n'oubliez pas de lui dire que je tiens beaucoup à écrire dans son journal. »

Le lendemain, il revint encore : « — Toc ! toc ! » — Va te promener ! M. Turgan était aux eaux.

Le petit Chaperon-Rouge ne perdit pas courage et revint plusieurs jours de suite, — toujours avec le même insuccès. M. Turgan fut tour à tour au bain, à la campagne, au jeu de paume, à la salle d'armes, à Chantilly, à Vincennes, à Enghien, avec du monde, etc... A la fin, honteux d'avoir si longtemps fait le pied de grue dans la cour du *Moniteur*, — car on ne le recevait même pas dans l'antichambre, le petit Chaperon-Rouge envoya M. Turgan aux cinq cents diables et s'en alla tout net faire ses offres de service au *Constitutionnel*.

\* \*

« — Toc ! toc ! » fit le petit Chaperon-Rouge, en arrivant à l'hôtel de la rue de Valois.

Or, justement ce jour-là, le *Constitutionnel* était en train de s'expliquer avec ses actionnaires, et je vous prie de croire qu'il avait autre chose à faire que de répondre aux toc ! toc ! du Chaperon-Rouge.

Voyant cela, le petit Chaperon-Rouge tourna résolument la bobinette et entra sans plus de façon.

D'abord il trouva dans l'antichambre une douzaine de garçons de bureau faisant avec ferveur le coup de poing au nom de MM. d'Anchald, Saint-Priest et Chevalier. Chaperon-Rouge se faufila entre leurs jambes, attrapa quelques bourrades et gagna comme il put les salons de la direction. Dans ces salons, encombrés de rédacteurs et d'actionnaires, c'était un tumulte, une mêlée, une bagarre de tous les diables ; on se rossait un peu moins qu'à l'antichambre, mais on s'engueulait beaucoup plus.

Chaperon-Rouge, en entrant, salua avec la plus grande politesse : « Bonjour, tout le monde, cria-t-il bien fort ; je suis le petit Chaperon-Rouge ; je désirerais parler à M. le directeur. »

Un monsieur de fort bonne mine vint à lui, les bras ouverts : « — Qu'y a-t-il pour votre service ? mon garçon. »

## LADY AUDLEY <sup>(1)</sup>

CHAPITRE XXXVI.

L'avis du docteur Mosgrave.

Milady dort profondément.

Elle était plus tranquille qu'elle ne l'avait été depuis le jour où elle avait lu l'annonce du retour de George Talboys. Elle pouvait se reposer maintenant, la partie était perdue.

— Ils vont m'enfermer quelque part, — se disait Milady, — voilà tout le mal qu'ils me feront, Robert ne peut aller plus loin sans déshonorer le nom qu'il rêve.

Le matin elle déjeuna de fort bon appétit.

Elle jetait sur les magnificences de ce boudoir qu'elle allait quit-

(1) Voir le *Figaro* depuis le 6 août.

ter, sans doute, un long regard de regret, mais il n'y avait dans son esprit aucun tendre souvenir pour celui qui avait été la source de ces richesses.

Elle se regarda dans la psyché : une longue nuit de repos avait ranimé les délicates nuances rosées de son teint. Elle sourit d'un air triomphant.

— Quoi qu'ils puissent me faire, — murmura-t-elle, — ils seront forcés de me laisser ce trésor !

Elle eut aussi la précaution de s'envelopper dans un cachemire qui avait coûté cent cinquante guinées à Sir Michael ; si on la forçait de partir tout de suite, elle emporterait au moins quelque chose de son luxe avec elle.

Robert Audley déjeunait solitairement, de son côté, dans la bibliothèque.

A onze heures, Richard annonça le docteur Alwyn Mosgrave.

Le médecin de Saville-Bow était grand, maigre et blême, avec une attitude singulièrement attentive et observatrice, comme un homme qui a passé la plus grande partie de sa vie à écouter les autres. Il salua Robert Audley et fixa son regard interrogatif sur le jeune avocat.

— Il se demande si c'est moi qui suis le malade, — pensa M. Audley.

— Ce n'est pas pour votre propre santé que vous désirez me consulter ? — commença en effet le docteur Mosgrave.

— Non, docteur. Je vous remercie infiniment d'être venu à mon appel, et je vous supplie de me conseiller dans un cas des plus difficiles.

L'attention du docteur Mosgrave se changea en une sorte d'intérêt.

— La révélation faite par le malade au médecin est aussi sacrée que la confession du pénitent à un prêtre, n'est-ce pas ? — demanda Robert. — J'ai entendu dire, docteur, — continua-t-il, hésitant et pesant ses paroles, — que vous avez consacré une grande partie de vos études au traitement de la folie. — Le docteur Mosgrave s'inclina. — L'histoire que je vais vous raconter n'est pas la mienne, ainsi

vous me pardonnerez si je vous rappelle encore que je ne vous la révèle qu'à la condition que, dans aucune circonstance, si bien justifiée qu'elle puisse être, cette confiance ne sera trahie.

Le docteur Mosgrave s'inclina de nouveau, un peu plus gravement peut-être cette fois. Robert rapprocha sa chaise de celle du médecin et commença à voix basse l'histoire que Milady avait racontée à genoux. La figure du docteur Mosgrave ne trahit point d'étonnement. Il sourit seulement d'un sourire tranquille, lorsque M. Audley arriva au complot de Ventnor. Robert termina son récit au point où Sir Michael avait interrompu la confession de Milady. Il ne dit rien de la disparition de George Talboys, ni des soupçons terribles qu'elle avait fait naître, ni de l'incendie de l'Auberge du Château.

— Vous n'avez plus rien à me dire ? — demanda le docteur.

— Je ne pense pas qu'il y ait rien à ajouter, — répondit Robert évasivement.

— Vous désirez prouver que cette dame est folle et qu'ainsi elle n'est pas responsable de ses actes, Monsieur Audley ? — dit le médecin.

Robert regarda fixement et d'un air étonné le médecin des aliénés.

— Oui, je serais heureux de lui trouver cette excuse.

— Et d'éviter l'esclandre d'un procès de chancellerie, je présume, Monsieur Audley.

Robert baissa la tête en signe d'assentiment à cette observation. Il redoutait quelque chose de plus épouvantable, un procès d'assassinat.

— Je crains de ne pouvoir vous rendre aucun service, — dit le médecin tranquillement. — Je veux bien voir la dame si cela peut vous être agréable, mais je ne la crois pas folle.

— Pourquoi pas ?

— Je ne trouve aucun signe de démence dans ce qu'elle a fait. Elle s'est enfuie de chez elle parce qu'elle ne s'y trouvait pas bien et qu'elle espérait être mieux ailleurs. Elle a commis le crime de bigamie parce qu'elle acquiesçait ainsi une fortune et une belle position. Quand elle s'est trouvée dans une situation désespérée, elle a em-

Le Chaperon-Rouge s'inclina jusqu'à terre : — « Monsieur le directeur, dit-il, je viens... » Mais un autre monsieur, de fort bonne mine aussi, le tira par la manche, et lui dit avec douceur : — « Si c'est au directeur que vous avez à faire, mon petit ami, tournez-vous de mon côté. »

Le Chaperon-Rouge s'inclina plus bas que terre devant le nouveau venu et recommença son boniment : — « Monsieur le directeur, dit-il, je viens... » Ici, un troisième monsieur, d'aussi bonne mine que les deux premiers, l'interrompit fort en colère : — « Ça, monsieur le Chaperon-Rouge, de qui vous moquez-vous ici ? Il n'y a de directeur que moi dans la maison, et je le ferai bien voir ! »

Là-dessus, tous les autres directeurs qui étaient dans la salle de réclamer ; on s'échauffe, on s'injurie, on se bouscule, on se bourre, et le petit Chaperon-Rouge s'esquiva prudemment, fort étonné de rencontrer tant de directeurs rue de Valois quand il en avait rencontré si peu au quai Voltaire.

Dans la rue, Chaperon-Rouge, pour se consoler, fit une gambade et s'en alla flâner du côté de la rue Montmartre, où sont les bureaux de M. de Girardin.

Comme il approchait de cette délicieuse résidence, il trouva tout le quartier en révolution. — « De quoi s'agit-il ? » demanda le petit Chaperon-Rouge, qui était fort curieux.

On lui répondit qu'il s'agissait d'un rédacteur de la *Presse* que M. de Girardin venait de flanquer par la fenêtre.

Il demanda alors comment se nommait ce rédacteur et quel crime il avait commis pour s'attirer un châtement pareil. On lui répondit que ce rédacteur se nommait Mahias, qu'il n'avait rien commis du tout et que sa mort affligeait les honnêtes gens.

Le petit Chaperon-Rouge, effrayé de ce qu'il venait d'entendre, avait presque envie de rebrousser chemin, mais il réfléchit que la place du pauvre Mahias était peut-être bonne à prendre, et cette pensée le retint. Pour lors, il allait franchir le seuil du terrible journal, quand, patatras ! un grand bruit se fit sur sa tête, et une nouvelle victime de la brutalité d'Émile vint tomber à ses côtés et s'aplatir sur le trottoir.

« Ah ! mon Dieu ! » fit le petit Chaperon-Rouge. Et, tremblant de tout son corps, il s'approcha du malheureux qu'on venait d'arranger de la sorte. — « Hélas ! monsieur, lui dit-il, voyant qu'il respirait encore, que puis-je faire pour vous ? »

L'infortuné rédacteur répondit d'une voix mourante : — « Je m'appelle Henri d'Audigier... Pareil accident m'est arrivé chez Delamarre... Qu'on me mette dans l'omnibus de Passy ; le conducteur me connaît et me ramènera chez nous. » Disant cela, il s'évanouit.

Le petit Chaperon-Rouge était, ma foi ! très embarrassé avec son d'Audigier sur les bras, mais une âme compatissante se trouva là fort à propos pour le tirer de peine. — « Confiez-moi M. d'Audigier, dit cette âme compatissante en s'approchant ; je vais le faire transporter chez moi ; il trouvera là des soins affectueux, une maison bien tenue et de nombreux rédacteurs de journaux, tels que Villemot, Jacques Reynaud et d'autres, victimes comme lui des vivacités directoriales. »

« Eh ! quoi, reprit le petit Chaperon-Rouge scandalisé, ce Girardin n'est donc pas le seul directeur qui traite ses rédacteurs aussi cavalièrement. »

« Parbleu ! non, répondit l'âme compatissante, M. de Villemessant les traite fort légèrement aussi. »

« Ah ! fort bien, dit le petit Chaperon-Rouge... Villemessant !... Je me souviendrai de ce nom, et j'aurai grand soin de n'avoir jamais affaire avec ce directeur. »

« Et vous ferez sagement, répondit l'âme compatissante. D'ailleurs, s'il vous arrivait jamais quelque accident, venez à la maison, vous serez reçu à bras ouverts. Je me nomme Léonce Dupont ; c'est moi qui dirige la maison de santé de la rue Ber-

gère, la *Nation*, si vous aimez mieux. » Et l'âme compatissante s'éloigna avec son d'Audigier.

« — Décidément, se dit le petit Chaperon-Rouge, ce Girardin est un mauvais coucheur ; je n'irai pas chez lui. » Sur quoi, il tourna le dos à la rue Montmartre et fit route vers la maison Neffizer.

Il trouva là toute la rédaction du *Temps* en train de fumer des pipes de porcelaine peinte, devant une longue table chargée de moos et de Revues germaniques.

« — Bonjour, monsieur Neffizer, bonjour, monsieur Schérer, dit le petit Chaperon-Rouge, qui entra comme un coup de vent ; j'ai grand désir de me faire journaliste, voulez-vous me prendre avec vous ? »

« — Aimez-vous la bière ? » lui dit M. Neffizer.

Le Chaperon-Rouge ouvrit de grands yeux.

« — Ya ! aimez-vous la bière ? » dit à son tour M. Schérer.

Le petit Chaperon-Rouge, ne sachant pas où ils en voulaient venir, répondit qu'à l'occasion il buvait volontiers un verre de bière anglaise.

« — De bière anglaise ! » cria M. Neffizer.

« — Te pière anclaïce ! » vociféra M. Schérer.

« — Pourtant, se hâta de dire le petit Chaperon-Rouge, je trouve que la bière de Munich vaut cent fois mieux. »

« — Voilà qui est bien, reprit M. Neffizer un peu radouci ; mais êtes-vous capable d'avalier sans prendre haleine six grandes chopas de bière de Munich ? Ceci, prenez-y garde, est le *sine qua non* de votre admission parmi nous. »

« — J'essaierai ! » répondit le petit Chaperon-Rouge, qui avait toutes les audaces. Aussitôt, on apporta six grandes chopas pleines jusqu'aux bords et on les mit en bataille sur la table de rédaction. Le petit Chaperon-Rouge, qui avait soif, but la première chope d'un seul trait.

M. Neffizer parut satisfait.

La seconde, par exemple, passa plus difficilement.

M. Schérer fit la grimace.

A la troisième chope, le petit Chaperon-Rouge demanda grâce et s'arrêta à moitié chemin.

« — Allez-vous-en ! » lui dit M. Neffizer.

« — Ya ! allez-vous-en ! » lui dit M. Schérer.

Et le petit Chaperon-Rouge s'en alla.

En sortant de cette brasserie, le petit Chaperon-Rouge eut l'heureuse inspiration de se présenter aux bureaux du journal la *France*, et, jour de Dieu ! l'accueil qu'il reçut par là le vengea bien des froideurs de la maison Neffizer.

M. de La Guéronnière, qui ne l'avait jamais vu, l'accueillit cependant avec une grâce, une bonté, une chaleur de cœur vraiment incroyables. Il lui fit mille bonnes manières, lui donna de petites tapes sur la joue, l'appela : « Mon cher ami, » et finalement mit tout le journal à sa disposition.

« — Ah ! monsieur le vicomte, monsieur le vicomte !... » disait le petit Chaperon-Rouge ; et il en était rouge de plaisir. Restait à fixer la position de ce nouveau rédacteur, et c'est ce qu'on allait faire, quand un haut personnage entra dans le salon du directeur. M. le vicomte courut au-devant de lui, pendant que le petit Chaperon-Rouge, très discret de son naturel, se fourrait sous la table pour être moins gênant. Il ne sortit de là qu'au départ du haut personnage. Alors, seulement, il s'approcha de son directeur, et d'un petit air soumis le pria de lui indiquer son emploi dans le journal.

M. de La Guéronnière, qui avait complètement oublié le petit Chaperon-Rouge, le regarda du haut en bas, lui demanda ce qu'il faisait dans son salon, et finalement lui tourna le dos en l'appelant : « Mon brave... »

J'ai négligé de vous dire que ce petit Chaperon-Rouge était un grand philosophe. Il le prouva bien en cette circonstance.

« — Bah ! se dit-il après un moment de stupeur, les gros bonnets ont la mémoire courte ! » Et il se remit bravement en route.

A la *Gazette de France*, le Chaperon-Rouge trouva dans les bureaux un jeune homme habillé de noir qui corrigeait des épreuves en mangeant un petit pain de seigle.

« — Monsieur, lui dit-il, je suis un malheureux Chaperon-Rouge qui n'ai plus ni galette, ni pot de beurre, ni rien de ce qu'il me faut. Faites-moi, je vous prie, une place dans votre journal ; le premier coin venu me sera bon. »

« — Mon cher petit Chaperon-Rouge, répondit en souriant le jeune homme au pain de seigle, je te plains de tout mon cœur, mais tu choisis bien mal ton endroit en venant t'adresser à nous. Nous sommes ici dedans quelques jeunes gens, munis d'un excellent appétit, et la pauvre *Gazette* a déjà beaucoup de peine à nourrir tant de monde. Pourquoi diable veux-tu que nous nous embarrassions d'une bouche de plus ?... »

« — Voilà qui est bien raisonné ! » dit le petit Chaperon-Rouge. Et, sans ajouter un mot, il alla à l'*Opinion nationale*, qui loge, comme on sait, sous le même toit que la *Gazette*.

L'excellent M. Sauvestre, qui se trouvait là, lui fit fumer des cigares et l'engagea beaucoup à revenir après les événements de Pologne.

« — Hélas ! je le vois bien, se dit avec douleur le petit Chaperon-Rouge, je ne serai jamais journaliste ! » Et pour tenter une dernière fois la fortune, il s'en fut cogner à la porte du *Nord*.

« — Toc ! toc ! » fit-il d'un doigt timide et déjà sans conviction. Aussitôt la porte s'ouvrit toute grande, si grande que le petit Chaperon-Rouge n'osait plus entrer ; — tant le malheur nous rend craintifs !

« — Je suis le petit Chaperon-Rouge !... » disait-il sans bouger de place. Alors une voix du ciel lui répondit : « Entrez, entrez, petit Chaperon-Rouge ! » et M. de Poggenpohl lui-même vint le prendre par la main.

En deux mots, le Chaperon-Rouge expliqua l'objet de sa visite.

« — Monsieur, lui dit le directeur avec une politesse exquise, le *Nord* sera fier de vous compter au nombre de ses rédacteurs. Dès aujourd'hui vous faites partie de la maison. » Là-dessus on le présenta à l'administrateur, au gérant, au sous-gérant, au directeur littéraire, au sous-directeur, aux employés, aux proteas, au concierge ; puis on lui fit visiter l'imprimerie, les bureaux de la rédaction, les salons des directeurs ; de là, on l'introduisit dans son cabinet de travail ; on lui donna une papeterie toute neuve, de beaux encrriers en porcelaine, des grattoirs merveilleux et un garçon de bureau moscovite qui s'appelait « Yvan. »

Or, tandis qu'on était en train de tout lui faire voir.

« — Je voudrais bien voir le caissier, dit très ingénieusement le petit Chaperon-Rouge. »

A ces mots, le directeur le regarda d'un œil méchant : « — Monsieur, lui dit-il, dès aujourd'hui vous ne faites plus partie de la maison. »

Et le petit Chaperon-Rouge se trouva encore une fois dans la rue.

Comme il se désolait beaucoup, un passant d'humeur joyeuse s'approcha et lui frappa sur l'épaule. — Pourquoi pleures-tu, mon fils ?

« — Je pleure, dit l'enfant, parce que j'ai mangé ma galette et que je n'ai pas les moyens d'en acheter d'autres... Ah ! monsieur ! (et il soupirait) les Chaperons-Rouges sont bien malheureux par le temps qui court. »

ployés des moyens ingénieux, elle a organisé un complot qui demandait du sang-froid et du raisonnement. Il n'y a point de folie dans tout cela.

« — Mais l'hérédité de la démence ?... »

« — Peut ne se produire qu'à la troisième génération. Je voudrais bien vous aider, Monsieur Audley, mais, encore une fois, je ne trouve aucune preuve de folie dans le récit que vous m'avez fait. Aucun jury, en Angleterre, n'admettrait cette excuse. La meilleure chose que vous puissiez faire pour cette dame, c'est de la renvoyer à son premier mari, s'il veut la reprendre. »

« — Son premier mari a disparu, — répondit Robert ; — du moins j'ai des raisons de le croire mort. »

Le docteur Mosgrave remarqua le mouvement de surprise et la voix embarrassée de Robert en parlant de George Talboys.

« — Monsieur Audley, — reprit-il bientôt, — il ne faut point de confidences incomplètes entre nous ; vous ne m'avez pas tout dit. Je serais bien peu digne des hasards de ma profession, si je ne devinais pas où se termine la confiance et où commence la réserve. Vous ne m'avez raconté que la moitié de l'histoire de cette dame, Monsieur Audley. Qu'est devenu le premier mari ? Votre visage m'a appris ce que vous vouliez me taire, c'est-à-dire que vous avez des soupçons. Si je dois vous rendre un service, il faut vous fier à moi, Monsieur Audley. Le premier mari a disparu, quand et comment ? Je désire le savoir. »

« — Docteur, — dit Robert résolument, après une pause de quelques instants, — je mets une confiance absolue en votre honneur et en votre bonté. Je ne vous demande point de nuire à la société, mais je vous prie de sauver notre nom sans tache de la dégradation et de la honte, si vous pouvez le faire consciencieusement. »

Il raconta la disparition de George, il exposa ses doutes et ses craintes, Dieu sait avec quelle répugnance.

Lorsque Robert eut cessé de parler, le docteur se leva, et, regardant de nouveau sa montre :

« — Je ne puis vous donner que vingt minutes, — dit-il ; — je ver-

rai Milady si vous le voulez. Vous dites que sa mère est morte dans une maison d'aliénés ? »

« — Elle nous l'a avoué. Désirez-vous voir Lady Audley seule ? »

« — Oui, seule, s'il vous plaît. »

Dix minutes après le docteur revint à la bibliothèque.

« — J'ai causé avec la dame, — dit-il tranquillement, — et nous nous entendons très bien. Il y a chez elle une démence cachée, qui ne se fera voir peut-être qu'une ou deux fois dans la vie ; mais ce sera une affection terrible, bien que de courte durée, une folie aiguë et déterminée par une très grande pression morale. Sans être folle, cette dame a dans le sang la méchanceté de la folie, avec la prudence de l'intelligence. Pour me résumer, Monsieur Audley, elle est *dangereuse*. Je ne veux pas discuter la probabilité du soupçon qui vous afflige, Monsieur Audley, pourtant je vous conseille de ne point faire d'esclandre. M. George Talboys a disparu, mais nous n'avons pas de preuves de sa mort. Alors même que vous les fourniriez, vous ne produiriez aucune évidence contre cette dame, si ce n'est le fait qu'elle avait un puissant motif pour se défaire de lui. Il ne se trouverait pas un jury pour la condamner sur de semblables probabilités. Je ferai donc de mon mieux pour vous aider. »

« — Je vous remercie quand je serai plus en état de le faire, — dit Robert, serrant les mains du docteur avec émotion, — en mon nom et au nom de mon oncle. »

« — Je n'ai plus que cinq minutes et j'ai une lettre à écrire, — dit le docteur Mosgrave, souriant à l'énergique protestation du jeune homme. »

Il écrivit et remit la lettre à Robert Audley avec cette adresse :

« Monsieur Val,

» Villebrumeuse.

» Belgique. »

Robert regarda M. Mosgrave d'un air interrogateur.

« Cette lettre, — répondit celui-ci, — est adressée à mon ami

M. Val, propriétaire d'une excellente maison de santé à Villebrumeuse. Nous nous connaissons depuis plusieurs années ; il recevra volontiers Lady Audley dans son établissement, et se chargera de l'entière responsabilité de son avenir, qui ne sera plus très accidenté ; à partir du moment où Lady Audley entrera dans cette maison, sa vie sera terminée, en tant que la vie est composée de mouvements et de variété. Quels que soient ses secrets, quels que soient ses crimes, elle ne pourra plus en commettre de nouveaux. Comme physiologiste et comme honnête homme, je crois que nous ne pouvons rendre un meilleur service à la société. Si Lady Audley avait pu me sauter au cou tout à l'heure et m'étrangler avec ses petites mains, pendant que je causais avec elle, elle l'eût assurément fait. Adieu, Monsieur Audley, — ajouta le médecin en se hâtant, — j'aurai de la peine à arriver pour le train. »

## CHAPITRE XXXVII.

### Enterrée vivante.

Robert écrivit quelques lignes à Milady pour l'avertir qu'il allait l'emmener loin du château d'Audley, dans un endroit dont elle ne devait vraisemblablement plus sortir, et il la pria de faire tous ses préparatifs pour ce voyage, car il désirait partir le soir même, s'il était possible.

La jeune femme de chambre trouva très désagréable d'être obligée de faire les malles de sa maîtresse en si grande hâte ; mais Milady l'aida dans cette tâche. Ce fut pour elle une occupation qui n'était pas sans charmes que de plier et replier les soieries et les velours, que d'arranger ses bijoux et ses toilettes. On ne voulait pas lui ravir ces biens, — pensait-elle ; — on allait sans doute lui assigner un lieu d'exil ; mais cet exil même n'était pas sans espoir, car il ne pouvait, selon elle, y avoir un endroit dans ce

« — Ecoute ! fit alors le passant, si tu veux, je vais te faire gagner autant de galettes que tu pourras en croquer.

» — Comment cela ? mon Dieu !

» — Oh ! bien simplement. Tu n'auras qu'à te promener dans Paris de droite à gauche et selon ton caprice, à cueillir un joli mot par ci, une anecdote par là, fourrer tout cela dans ton panier et m'apporter ton panier, dès que tu l'auras rempli. Chaque fois que tu viendras me trouver avec ta corbeille pleine, je te promets une belle galette toute chaude, — aussi vrai que je m'appelle Villemessant.

» — Villemessant ! cria le Chaperon-Rouge épouvanté, vous êtes ce Villemessant ! qui flanque ses rédacteurs par la fenêtre à la façon de Girardin... Serviteur ! Gardez vos galettes. »

» — Rassure-toi, mon fils, lui répondit en riant le directeur du *Figaro*, si tu tombes de mes fenêtres, tu ne tomberas pas de bien haut. Mes bureaux étaient au troisième étage, par pitié pour mes rédacteurs je viens de m'installer au rez-de-chaussée.

« — Par ma foi ! dit le petit Chaperon-Rouge, voilà qui me réconcilie avec vous ; et, si vous me le permettez, je vais de ce pas me mettre en campagne. Quand mon panier sera plein je reviendrai vous voir, aussi vrai que je m'appelle le Chaperon-Rouge. »

JEAN FROISSART.

## NOUVELLES DU GÉANT

On écrit de Nienburg, le 19 octobre, à la *Gazette septentrionale*, de Hanovre :

Ce matin, à neuf heures un quart, un grand ballon venant de la rive gauche du Weser, par le vent du sud-ouest, passa sur notre ville.

La couleur du ballon était celle de la toile non blanchie, avec de grandes raies rouges. Une gondole était attachée à la partie inférieure, et on y voyait quelques personnes. La partie inférieure du ballon paraissait vide de gaz et flottait dans le réseau qui l'entoure.

Le ballon passa à une faible hauteur, immédiatement au-dessus des maisons ; les personnes qui se trouvaient dans la gondole paraissaient avoir l'intention de descendre à terre, car lorsque le ballon passa sur la chaussée de Hanovre, allant au chemin de fer, on jeta une ancre qui traîna presque à terre, à l'endroit où la chaussée traverse le chemin de fer, sans que les ouvriers de la voie qui étaient accourus en toute hâte aient pu la saisir.

La gondole, sur laquelle se trouvait une sorte de maison, abattit un poteau télégraphique. Le ballon se releva alors et se dirigea vers le village de Wölpe, où commencent les marais et des terrains impraticables.

19 octobre, au soir. — Les aéronautes, encore inconnus, ont évidemment voulu descendre à Nienburg ; une des ancrs qu'ils ont jetée est tombée dans le toit d'un petit pavillon du jardin de M. le chapelier Kamp, mais n'y a pas trouvé d'appui solide, et a enlevé au contraire une petite solive. L'ancre est restée dans la maison avec un morceau de corde de 80 pieds de long, qui s'est arrachée, ou plus probablement a été coupée ; et le public se porta en foule à cette maison pour voir cette ancre. Elle a environ deux pieds et demi de long, est en acier avec cinq branches et pèse 50 livres. Elle peut être démontée en six ou sept parties. On peut voir une seconde ancre semblable chez le jardinier Nölle.

Après avoir passé sur la chaussée de Hanovre, le ballon s'est heurté près de la première maison de garde au sud du débarcadère de Nienhof, contre les fils télégraphiques, et s'est presque retourné. Quatre fils télégraphiques ont été déchirés et trois poteaux renversés.

La gondole, qui ressemblait à un petit wagon, a traîné ensuite à

terre pendant un temps assez long. D'après des mesures prises sur le terrain labouré, elle aurait environ quinze pieds de long.

On dit qu'il s'y trouvait à peu près neuf personnes, qui appelèrent plusieurs fois au secours, sans qu'il fût possible aux gens qui étaient à proximité de retenir les cordes qui tombèrent de la gondole, car le vent était très fort.

Le ballon se releva près de Wölpe, assez haut pour passer au-dessus des arbres entre la maison commune et la Krache (montagne couverte de bois), et se dirigea vers les contrées désertes de Lichtenmoor et de Rotkem.

Jusqu'ici, on n'a pas reçu d'autres nouvelles des malheureux aéronautes. Plusieurs cordes sont tombées de la gondole pendant les soubresauts qu'elle faisait, de même deux grands morceaux de fer en forme d'essieux, une trompette, un couvercle recouvert de toile cirée.

On a trouvé également un chapeau qui avait été acheté boulevard Sébastopol, à Paris. (Le Temps).

Hanovre, mardi 20 octobre 1863.

Mon cher directeur,

Vous nous avez vu dimanche partir du Champ-de-Mars. Vous avez été témoin de cette ascension majestueuse du *Géant*, s'élevant au milieu des applaudissements de la foule. On nous criait d'en bas : bon voyage ! Hélas !...

A neuf heures du soir, nous étions à Erquelines, nous passâmes au-dessus de Malines ; vers minuit nous étions en Hollande. — Je vous fais grâce de la description du ciel au-dessus des nuages. Nous nous élevâmes fort haut, mais il nous fallut redescendre pour voir au moins où nous étions ; le ciel nous avait fait oublier la terre et il fut impossible de préciser où nous étions. Ceci rendait la position critique. Au-dessous, à perte de vue, s'étendaient des marais et au loin on entendait gronder la mer. A la grâce de Dieu ! Nous jetons du lest, et, remontant, nous perdons la terre de vue. — Quelle nuit ! Personne ne dort, comme bien vous le pensez, car l'idée d'aller tomber dans la mer n'avait rien de réjouissant, et il fallut veiller à opérer la descente. Ma boussole, quoique déviée, indiquait que nous marchions sur l'est, c'est-à-dire vers l'Allemagne. — Au matin, après un frugal déjeuner, fait dans les nuages, nous redescendîmes. Une plaine immense était au-dessous de nous ; les villages apparaissaient comme des jouets d'enfants ; les rivières avaient l'air de ruisseaux, c'était magique. Le soleil resplendissait sur tout cela. Vers neuf heures, nous arrivâmes près d'un grand lac ; là, je m'orientai et j'annonçai que nous étions au bout de la Hollande, près de la mer.

Il fallut songer à atterrir pour prendre un peu de lest ; malheureusement le ciel nous avait fait oublier la terre sur laquelle régnait un vent si violent qu'en quelques secondes nos ancres, énormes crampons de fer, ont été brisées. La soupape s'était refermée et le ballon, qui ne pouvait plus nous enlever, se mit à exécuter une course vertigineuse.

Nous nous élevions à vingt ou trente mètres pour retomber ensuite avec une force inouïe. Peu à peu le ballon cessa de s'élever et la nacelle tomba sur le côté. Alors commença une course échevelée, furieuse ; tout disparaissait devant nous : arbres, buissons, barrières, tombaient brisés par notre choc ; c'était effrayant. Tantôt c'était un lac dans lequel nous enfoncions, une tourbière dont la boue épaisse entraînait dans notre bouche et dans nos yeux. C'était à rendre fou. Arrête ! arrête ! criions-nous exaspérés au monstre qui nous entraînait. Une voie ferrée est devant nous. Un train passait ; nos cris l'arrêtèrent, mais nous enlevâmes les fils et les poteaux du télégraphe. Un instant après, nous aperçûmes au loin une maison rouge ; je la vois encore, le vent nous poussait droit à cette maison. Pour tous, c'était la mort, car nous devions nous y briser. Personne ne disait mot. Chose étrange ! de ces neuf personnes, dont l'une était une femme, qui se trouvaient cramponnées à une mince claie en osier, pour qui chaque instant paraissait être compté, aucune n'avait peur. Les bouches étaient muettes, les visages étaient calmes. Nadar tenait sa femme, la couvrant de son corps. Pauvre femme ! chaque secousse semblait la briser.

Jules Godard essaya et accomplit alors un acte d'héroïsme sublime ; il grimpa dans les cordages, dont les secousses étaient si terribles que trois fois il se retomba sur la tête ; enfin, il put arriver jusqu'à la corde de la soupape, ouvrir celle-ci, et le gaz ayant une issue, le ballon commença à ne plus s'élever ; mais il filait toujours en ligne horizontale avec une rapidité vertigineuse ; nous étions là

accroupis sur la mince claie d'osier. — Gare ! criait-on, quand un arbre se présentait ; l'on s'écartait, l'on passait, l'arbre était brisé ; mais le ballon se dégonflait, et pour peu que l'immense plaine que nous parcourions eût encore quelques lieues, nous étions sauvés. Mais voici qu'une forêt se présente à l'horizon, il faut sauter dehors coûte que coûte, car aux premiers arbres la nacelle devra être mise en pièces ; je rentrai dans celle-ci, et m'archoutant je ne sais comment, car je souffrais d'une blessure au genou, mon pantalon était déchiré, je sautais, je fis je ne sais combien de tours, et je tombai sur la tête. Après un étourdissement d'une minute, je me relevai ; la nacelle était loin alors ; à l'aide d'un bâton je me traînai par la forêt, et, après avoir fait quelques pas, j'entendis des gémissements ; Saint-Félix était étendu sur le sol, affreusement défiguré ; sa figure n'était qu'une plaie. Il avait un bras cassé, la poitrine labourée et une cheville démise ; la nacelle avait disparu dans la forêt en franchissant une rivière. J'entends un cri : Nadar était couché à terre avec une jambe démise ; sa femme était tombée dans la rivière. Un autre compagnon était brisé. Nous nous occupâmes de Saint-Félix, de Nadar et de sa femme.

En voulant porter secours à cette dernière, j'ai failli me noyer, car je suis tombé dans l'eau où j'ai disparu. On m'a repêché et j'ai trouvé que ce bain m'avait fait du bien.

A l'aide des habitants on organisa le sauvetage. Des voitures furent amenées. On nous y coucha sur la paille. Mes genoux saignaient ; les reins, la tête me semblaient être en capilotade ; mais je n'ai pas un seul instant perdu mon sang-froid et je me suis trouvé un instant humilié de regarder du haut de trois bottes de paille ces nuages que la veille j'avais sous les pieds. Est-ce assez d'orgueil ? C'est ainsi que nous sommes arrivés à Ruthem, en Hanovre.

En dix-sept heures, nous avions fait près de 250 lieues. — Notre course infernale a dévoré un espace de 3 lieues. — A présent que c'est fini, j'ai des frémissements. — C'est égal, nous avons fait un bon voyage, et je suis émerveillé de voir avec quelle indifférence on peut regarder la mort la plus affreuse ; car, en outre de nous briser en route, nous avions la perspective de gagner la mer, et combien de temps aurions-nous vécu ainsi ? Je suis heureux d'avoir vu cela, plus heureux encore d'avoir à vous le raconter. — Ces Allemands qui nous entourent sont de braves gens et nous avons été aussi bien soignés que le comportent les ressources de la petite localité. Bien que l'état de mon genou soit assez grave, je partirais aujourd'hui même si j'étais seul ; mais ma conduite est un peu subordonnée à celle de mes compagnons.

(Nation).

EUGÈNE D'ARNOULT.

## LA LANTERNE INDÉPENDANTE

Tous les grands journaux ont donné avant nous des détails sur l'ascension — ou plutôt la *descension* — malheureuse de Nadar. Nous croyons néanmoins devoir reproduire la lettre très intéressante adressée par M. d'Arnoult au journal la *Nation* et l'extrait de cette brave gazette allemande qui parle du chapeau trouvé dans les champs et venant sans doute de Paris, comme d'une épave recueillie en pleine mer après le naufrage de la Méduse. On nous avait communiqué dès avant-hier une lettre de M. Fourcade, consul de France à Hanovre, qui a visité les malades du *Géant*, mais la lettre beaucoup plus détaillée de M. d'Arnoult nous dispense de l'insérer. Nous en extrayons toutefois cette phrase relative à Mme Nadar :

« Mme Nadar, qui est assez fortement contusionnée, a montré et montre encore une grande fermeté. Elle est la seule » qui n'ait point poussé un cri dans le trajet douloureux du » chemin de fer à l'hôtel. »

Comme toujours, on s'est plu, d'un côté, à aggraver la portée du malheureux accident de lundi, de l'autre, à l'atténuer peut-être avec malveillance.

monde où sa beauté ne constituait pas un petit royaume, où elle trouverait des chevaliers fidèles et de loyaux sujets.

A six heures du soir, Milady envoya sa suivante prévenir M. Audley qu'elle était prête à partir.

Robert avait appris dans un dictionnaire géographique qu'on ne pouvait arriver à Villebrumeuse que par la diligence de Bruxelles. En partant à sept heures pour Londres et pour Douvres à neuf heures, ils arriveraient à Villebrumeuse le lendemain, dans l'après-midi ou dans la soirée.

La nuit tombait quand la diligence résonna sur le pavé irrégulier de la grande rue de Villebrumeuse. Cette vieille ville, isolée et oubliée, portait le signe de sa décadence sur chaque façade, sur chaque toit délabré. Robert, dans un coin du coupé, regardait Milady, assise vis-à-vis de lui, curieux de savoir quelle était l'expression de sa figure, qu'elle cachait soigneusement sous son voile.

Elle n'avait parlé pendant le voyage que pour refuser des rafraîchissements que lui avait offerts Robert à l'un des relais, et leva la tête seulement lorsque la voiture s'arrêta dans un grand quadrangle en pierre qui avait servi autrefois d'entrée à un monastère, mais qui n'était plus actuellement qu'une cour d'auberge.

M. Audley laissa Milady dans une salle, aux soins d'une femme de chambre, pendant qu'il se faisait conduire à l'autre bout de la paisible cité. Avant de pouvoir tranquillement renfermer la femme de Sir Michaël dans l'asile indiqué par le docteur Mosgrave, il dut voir plusieurs personnages importants et se soumettre à des cérémonies de signatures et de contre-seings. Plus de deux heures s'écoulèrent avant que tout fût arrangé et que le jeune homme pût retourner à l'hôtel.

Robert fit monter Milady dans une voiture et prit encore une fois place en face d'elle.

— Où allez-vous me conduire ? — demanda-t-elle à la fin. Je suis fatiguée d'être traitée comme un enfant en pénitence que l'on renferme dans une cave pour le punir de ses fautes. Où me conduisez-vous ?

— Là où vous aurez ample loisir de vous repentir du passé, — Mistress Talboys, — répondit Robert d'un ton sérieux.

Ils avaient quitté les rues pavées et suivaient une grande route éclairée par des lanternes.

La voiture s'arrêta devant une vieille porte massive qui s'ouvrit et laissa voir une longue cour déserte où s'élevait un grand bâtiment en pierre grise, à plusieurs rangées de fenêtres, dont quelques-unes étaient faiblement éclairées.

Milady jeta un regard scrutateur et inquiet sur ces croisées ; une des fenêtres était cachée par un étroit rideau fané de couleur rouge, et sur ce rideau allait et venait une ombre noire, l'ombre d'une femme coiffée d'une manière fantastique, qui marchait perpétuellement de long en large.

— Je sais où vous m'avez conduite, — dit-elle, — nous sommes dans une maison de fous.

M. Audley ne répondit point. Il l'aida tranquillement à descendre de voiture, puis à entrer dans la maison. Il remit la lettre du docteur Mosgrave à une femme d'une mise soignée, qui les introduisit dans une jolie chambre.

— Milady se trouve-t-elle fatiguée ? — demanda-t-elle en offrant un fauteuil à Milady.

— Où sommes-nous, Robert Audley ? — s'écria celle-ci avec fureur. — Répondez-moi : j'ai deviné juste tout à l'heure, n'est-ce pas ?

— Nous sommes dans une maison de santé, Milady, — répondit gravement le jeune homme.

— Une maison de santé ! — répéta Milady. Oui, on nomme cela ainsi dans ce pays. En Angleterre, nous appelons cela une maison de fous. N'est-ce pas, Mistress ? — dit-elle en fronçant le sourcil et en frappant du pied.

— Mais non, Mistress, — répondit celle-ci avec une intonation aiguë de protestation. — C'est un établissement des plus agréables, où l'on s'amuse beaucoup et...

Elle fut interrompue par le maître de cet agréable établissement, qui entra rayonnant dans la chambre, la lettre du docteur Mosgrave

à la main. Il dit à Robert, à voix basse, que le docteur Mosgrave lui avait donné une idée de ce qu'il avait à faire et qu'il était tout à fait disposé à prendre soin de la charmante et intéressante Milady...

M. Audley se rappela pour la première fois qu'on lui avait recommandé de présenter sa compagne sous un faux nom et se trouva au dépourvu. M. Val vit son embarras et se tournant vers la femme qui les avait reçus, lui dit simplement : — Le numéro 14 bis.

Le médecin anglais avait informé son collègue de Belgique que l'argent ne devait pas être épargné dans les arrangements à prendre pour le bien-être de la dame anglaise confiée à ses soins.

M. Val l'introduisit, ainsi que Robert, dans un vaste appartement.

Lady Audley se laissa tomber sur un fauteuil et cacha son visage entre ses mains, pendant que Robert parlait à voix basse avec le médecin, dans une autre pièce. Aux renseignements donnés par le docteur Mosgrave, Robert ajouta que Mistress Taylor — il avait choisi ce nom — était sa parente éloignée, qu'elle n'était pas absolument ce qu'on appelle folle, mais qu'elle avait montré quelques symptômes effrayants de la maladie latente qu'elle tenait de sa mère. Il demanda qu'elle fut traitée avec une indulgence raisonnable, mais il pria instamment M. Val de ne la laisser jamais sortir de la maison ou des jardins sans être accompagnée d'une personne qui répondrait d'elle.

Après avoir conclu ensuite les arrangements pécuniaires, les deux hommes allèrent retrouver Milady. Robert lui dit à l'oreille :

— Vous vous appellerez ici Mistress Taylor. Je ne crois pas qu'il vous serait agréable d'être connue sous votre véritable nom.

Elle secoua la tête au lieu de lui répondre, et elle n'écarta pas même les mains de son visage.

M. E. BRADDON.

Traduction de Mme JUDITH,  
de la Comédie-Française.

(Reproduction interdite.)

(La suite au prochain numéro.)

Voici des renseignements dont nous garantissons l'authenticité :

Le docteur Richard, qui était parti pour Hanovre, est revenu vendredi matin à neuf heures quarante-cinq minutes, avec MM. Louis et Jules Godard, leur maître de manœuvres, Yung, et de Montgolfier. Quant à M. Thirion, légèrement blessé à la tête, il remplit à-bas les fonctions de premier chambellan de Nadar. Il a l'intention sans doute de prolonger assez longtemps son séjour, car il a fait venir de Paris, ce matin, de l'argent et une garde-robe. Le docteur a laissé Mme Nadar très meurtrie et très souffrante, mais sans qu'on ait de suites fâcheuses à craindre. Nadar a un pied gravement foulé, l'autre n'est que légèrement luxé. Il leur est imposé un repos forcé d'une quinzaine de jours.

M. Saint-Félix, qui est le plus malade de tous, puisqu'il a l'humérus cassé, n'est point le Jules de Saint-Félix, romancier et employé du ministère. Il a collaboré au journal le *Capitole*, qui se publiait à Toulouse, en 1851, et a, dans l'origine, contribué à la création de la *Gazette des Etrangers*.

M. Jules Godard, qui a sauvé la vie de ses compagnons avec tant d'énergie, et qui est remonté deux fois aux cordages au milieu d'effroyables secousses, est celui qui, aux ascensions, crie le solennel : *Lâchez tout*, avec la voix de Sainte-Foy dans *Galathée*.

Encore un homme à décorer avant M. Samson.

Nous aimons beaucoup Nadar, et nous sommes heureux du revirement qui s'est opéré dans l'opinion en sa faveur. Il a prouvé, — avec son sang, — à tous les rieurs, qu'il pouvait aller plus loin que Meaux.

Cela ne nous étonne point. Nadar est à la fois un garçon de cœur, un artiste, un écrivain et... un homme.

Maintenant, un mot. Deux souverains, S. M. l'Empereur et S. M. le roi Georges, assistaient à votre départ, mon cher Nadar, et l'Empereur vous a souhaité un bon voyage. Un autre souverain, le roi de Hanovre, a envoyé son aide-de-camp au devant de vous et vous a fait soigner par son médecin.

Allons, mon cher Nadar, convenez-en, les souverains sont gens d'assez bonne compagnie et ne sont vraiment pas trop mal élevés.

La reconnaissance envers les puissants ressemble tellement à de la flatterie que je n'ai jamais cru devoir offrir à M. Billault vivant le témoignage de véritable sympathie que j'apporte aujourd'hui à son tombeau.

A l'époque où M. Billault était ministre de l'intérieur, le *Figaro*, auquel son succès donnait un grand nombre d'ennemis, était en butte à bien des colères et à bien des dénégations : le bruit monta assez haut. Je fus mandé par M. Billault dans son cabinet. Peu sollicité par nature, peu recommandé par mes opinions, je ne savais pas comment je serais reçu et quelle contenance je devrais garder.

Mon tour arriva. M. Billault était debout contre la cheminée. Il fit deux pas au-devant de moi, et, le sourire sur les lèvres, m'indiquant un fauteuil à côté du sien, me dit : Asseyez-vous monsieur de Villemessant.

« Monsieur le ministre, lui répondis-je, j'ai remarqué dans le salon d'attente que chaque visiteur, avant d'être introduit auprès de vous bouclait son pantalon, tirait son gilet, rajustait son faux col et se faisait une tête de circonstance ; je n'ai pas pris cette précaution, et je vous remercie sincèrement de la façon toute gracieuse avec laquelle vous voulez bien me recevoir, et qui me permet de rester moi-même. »

M. Billault m'entretint des orages de toute sorte que soulevait le *Figaro* ; il me parla des calomnies répandues contre nous. Je tâchai d'obtenir l'indication d'un grief précis.

« — Mon Dieu, — me dit-il, — tout est en cause dans votre journal. »

« — Tout, c'est bien peu et c'est bien vague, monsieur le ministre, — répondis-je. »

Il me parla de quelques nouvelles à la main un peu légères ou qui avoisinaient la politique, et me dit :

« — Mon Dieu, monsieur de Villemessant, le *Figaro* ne nous déplaît pas. Je dois reconnaître qu'il est rédigé avec infiniment de tact. Faites donc votre possible pour ne pas donner prétexte aux criaileries. »

« Monsieur le ministre, lui répondis-je, si j'avais l'honneur d'être l'Empereur, — et remarquez qu'en vous parlant ainsi je suis loin d'exprimer un vœu, — il me semble qu'il ne me déplairait pas que le *Figaro* fût publié sous mon règne. On dira peut-être un jour que la presse était quelque peu gênée dans les entournures, et on pourra répondre : C'est sous le règne de l'Empereur que s'est rédigé le *Figaro*. Il ne s'agissait donc, pour tout dire, que de le faire avec convenance et avec quelque esprit. »

Par discrétion je laissai tomber la conversation. Plusieurs fois M. le ministre prit la peine de la ramasser, et je le quittai, ravi de son urbanité et de sa bienveillance.

Au surplus, le pouvoir perd-il à être exercé par des fonctionnaires affables et polis ? Évidemment non : l'insolence est la supériorité des subalternes, et je ne suis nullement surpris quand j'entends un inspecteur du balayage gourmander ses administrés.

Ce n'est pas mettre le glaive de la loi dans un fourreau que de le manier avec une poignée de velours. J'en ai eula preuve, non-seulement chez M. Billault, mais encore chez MM. Abbaticci, Pietri, Delangle, Treillard, dont j'ai pu apprécier l'urbanité en différentes occasions. Si je suis coupable, condamnez-moi ; mais pourquoi manquer de politesse ? Rien ne vous y oblige ; un délit de presse n'est jamais un grand crime.

Ici je payais une dette à un monsieur qui, à l'époque du

procès Mirès m'a reçu d'une telle façon que je sortis de chez lui dans un état de surexcitation nerveuse que je n'oublierai jamais, et je ferai remarquer que la scène qu'il me fit était d'autant plus inutile que le parquet rendit une ordonnance de non-lieu.

Mais voilà ce que c'est que de ne plus être chez soi ; messieurs mes gendres coupent le paragraphe comme étant dangereux.

M. Thiers n'est pas un de ceux qui ont donné le moins de regrets à la mort inattendue de M. Billault.

Non que, dans ces derniers temps, les liens rompus d'une ancienne amitié politique se fussent renoués entre ces deux hommes, — le maître et le disciple : loin de là ; — mais à la veille de se délier la langue, M. Thiers n'eût pas été fâché d'avoir à qui parler.

« La mort de Billault, disait-il à un visiteur assidu de l'hôtel Saint-Georges, me met dans la situation de ce curé de village, qui ne pouvant avoir Voltaire devant lui, y plaçait son bonnet carré et le prenait à partie. »

Et l'historien orateur ajoutait : « Le talent de Billault avait incontestablement grandi dans ces dernières années. La nécessité de répondre sur-le-champ, de répondre à tous, d'attaquer et de se défendre avec une certaine circonspection, en avait fait un stratège de la parole très habile, très fécond en ressources et très écouté. »

Mais l'orateur brillait peut-être un peu à la façon des étoiles qui étincellent en raison des ténèbres qui s'épaississent autour d'elles. On croit les voir grandir, et c'est seulement la nuit qui augmente. On parle du progrès du talent de Billault, et l'on ne dit rien du progrès de l'obscurité générale qui donnait par comparaison, à ce talent, le scintillement et l'éclat. »

Après quinze ans de silence, on comprend que M. Thiers éprouve une grande démanaison de parler. En attendant que son entrée au Corps législatif lui fournisse de nombreuses occasions de se payer les arrérages de son éloquence, il en dépense le trop plein à huis-clos et entre amis.

Dans les audiences qu'il accorde à ses familiers, ce n'est point un dialogue qui s'établit entre le célèbre homme d'Etat et ses visiteurs, ce sont de véritables discours que le premier débite aux seconds, discours éloquentes, admirables, sur toutes les questions à l'ordre du jour, que les commensaux de l'orateur écoutent et savourent, bien entendu, bouche close, et cloués au parquet, dans une attitude admirative.

Un de nos amis se trouvait, l'autre matin, dans le cabinet de M. Thiers. Il n'avait que peu de mots à échanger avec l'illustre historien, et, cette communication faite, il se hâta, par discrétion, de prendre congé d'un homme dont les heures de travail sont comptées et dont la vie active appartient à la politique et à l'histoire.

En le reconduisant à petits pas, de la porte du cabinet à celle de l'antichambre, M. Thiers prononça trois discours superbes, — de ceux qu'on nommait, en 1840, des discours-ministres :

Un discours sur les élections,  
Un discours sur la Pologne,  
Un discours sur les finances.

C'était comme la répétition générale d'une pièce en trois actes.

« — Ah ! mon cher ! me fit mon ami, que c'était beau ! sans la crainte que j'avais d'être importun, je me serais assis sur une... marche. »

Mon cher Monsieur de Villemessant.

Je sollicite au nom de notre ancienne amitié l'hospitalité de vos colonnes pour une réclamation qui n'intéresse que moi, peut-être ; donc, je serai fort brève. J'ai fait représenter il y a quelques années, à Paris, un petit proverbe ayant pour titre : *Après l'orage vient le beau temps*. Depuis que j'ai quitté Paris, j'habite la province, et les événements littéraires me sont souvent fort inconnus. Un livre de M. Louis Énault, la *Rose blanche*, publié cette année chez Hachette, m'est prêté par une de mes amies, et j'y trouve tout au long mon proverbe, ayant pour titre : *Une Larme, ou Petite pluie abat grand vent*, avec une dédicace que je dois reproduire :

A MADAME FERNANDE DE LISLE.

« Madame, je vous offre ce petit proverbe à peu près comme on rend aux gens ce qu'on leur a pris. Vous avez trouvé l'idée, je n'ai fait que la déranger un peu, y ajouter des personnages inutiles et gâter en l'écrivant ce que vous contiez si bien. »

« Acceptez cependant ce souvenir des temps passés, auxquels, vous aussi, peut-être vous avez dit plus d'une fois : *Perche non ritorni* ! — LOUIS ÉNAULT. »

Ne trouvez-vous pas charmante la générosité de M. Louis Énault, qui me fait l'insigne honneur de m'offrir mon ouvrage ! Il a, dit-il, dérangé, gâté, ce que je contais si bien, ajouté non pas des — mais un personnage inutile. De deux choses l'une : ou M. Louis Énault pense absolument le contraire de ce qu'il dit, ou il respecte peu le public en lui offrant, à son tour, ce pauvre petit proverbe méconnaissable.

Quant à moi, si je pouvais admettre un moment que M. Louis Énault fût capable de gâter quelque chose, je lui devrais certainement une grande reconnaissance d'avoir été choisie pour victime.

Je suppose, avec plus de raison, que la *Rose blanche* et *Inès Duca*, nouvelles qui commencent le volume de M. Louis Énault, ne suffisaient pas à le compléter, et que, pressé sans doute par son éditeur, il a pris, pour l'achever, le premier travail venu — en en changeant le titre.

Il faut remercier Dieu et M. Louis Énault de tout. Le hasard m'a servi, puisque j'ai l'honneur d'avoir pu tirer d'embarras un homme d'esprit et de talent.

FERNANDE DE LISLE.

Il faut bien avouer que le métier de faiseur d'échos, — d'échotier, comme nous disons en argot de journalisme, — est diablement difficile au *Figaro*. Il faut parler de tout, et ce tout, ce n'est rien. Echo ! le mot dit bien la chose ! ombre d'une ombre, vibration d'une parole envolée.... Ce qui se dit, ce qui ne se dit pas surtout, voilà le domaine de l'échotier !

Pour réussir dans les *Echos*, pour être lu du moins, il n'y a que deux moyens : — le rire et le coup de poing, — et même comme le siècle n'est pas gai, le coup de poing a plus de succès.

J'avais, moi, caressé depuis longtemps un projet. On a beaucoup abusé, chez nous et chez les autres, des mots de vaudevillistes, Siraudin, Delacour, Clairville, Thiboust, Choler, etc. — Voilà, — me disais-je, — cinq ou six malins, dont les réparties, les histoires, les saillies, font vivre les échotiers. Pourquoi ne pas les enrôler eux-mêmes et avoir le louis au lieu de la monnaie ?

Un échotier, pour faire chaque semaine un article de quatre colonnes, reçoit 7,000 francs par an !

J'ai eu la curiosité de savoir ce que gagnent, dans mon département, ceux qui représentent l'autorité, la justice et la force. Voici le bilan de mes recherches :

|                                              |           |
|----------------------------------------------|-----------|
| Le PROCUREUR IMPÉRIAL gagne . . . . .        | 4,500 fr. |
| Le PRÉSIDENT DU TRIBUNAL . . . . .           | 3,375     |
| Le JUGE D'INSTRUCTION . . . . .              | 3,240     |
| Le SUBSTITUT . . . . .                       | 2,709     |
| Le JUGE DE PAIX . . . . .                    | 2,700     |
| Le COMMISSAIRE DE POLICE . . . . .           | 3,000     |
| Le CHIEF D'ESCADRON DE GENDARMERIE . . . . . | 4,500     |
| Le DIRECTEUR DES POSTES . . . . .            | 4,000     |
| Le DIRECTEUR DU TÉLÉGRAPHE . . . . .         | 2,200     |
| Le CHIEF DE GARE . . . . .                   | 4,000     |
| Le COLONEL . . . . .                         | 6,000     |

Enchanté de mon idée, j'offris donc à Siraudin les appointements d'un colonel, plus 1,000 francs pour ses frais de représentation.

Il eut la bonté d'accepter.

— Je ne fournirai pas une campagne bien longue, — me dit-il, — mais j'emporte au moins deux mois de vivres dans mon sac. Je crois tenir une assez bonne entrée. J'ai trouvé mon cadre, mon boniment ; ce n'est pas un chef-d'œuvre que je vous enverrai, mais ce sera gai, sans prétention, et, entre nous, — je vous le dis tout bas, — ça ne sera pas trop mal !

Patatras ! fiez-vous donc aux vaudevillistes. Voici la lettre que j'ai reçue il n'y a qu'un instant :

« Mon cher ami,

« Voici ce que vous m'avez écrit : « Pourquoi ne travaillez-vous pas dans le *Figaro* ? C'est bien facile. Soyez gai comme Villemot, spirituel comme Albéric Second, styliste comme Th. Gauthier, brillant comme Saint-Victor, paradoxal comme Roqueplan, savant comme Libri — qui a beaucoup lu et beaucoup retenu, — immodeste comme Offenbach, insolent comme... le nom m'échappe, et peut-être arriverez-vous à faire un *Courrier de Paris* supportable. »

Ces quelques paroles encourageantes m'ont décidé. J'ai pris la plume et je me suis mis à l'ouvrage ; mais, au moment d'écrire, j'ai vu devant moi se dresser la grosse ombre de M. Paliati de l'Opéra-Comique.

C'était un jour de première représentation : il avait à se présenter devant une brillante assemblée pour annoncer les auteurs de la pièce nouvelle. Je le voyais essayant, dans sa loge, trois cravates blanches, deux habits noirs, et je l'entendais murmurer tout bas : « — Allons, Paliati, de la tenue, et surtout faisons en sorte de ne pas parler auvergnat. »

Cette apparition m'a paralysé. Je crains de n'avoir pas assez de cravates blanches et d'avoir trop peu d'habits noirs. Je crains surtout que la langue du théâtre — qui n'est pas celle du XVII<sup>e</sup> siècle — ne soit l'*auvergnat* de M. Paliati. Je passe ma plume à Lambert Thibaut.

« Si je ne suis pas un de vos rédacteurs, je suis toujours un de vos amis. »

« PAUL SIRAUDIN. »

Eh bien ! mon Dieu ! faut-il le dire ? Siraudin n'a peut-être pas tort. Messieurs les vaudevillistes ont de l'esprit, beaucoup d'esprit ; seulement... comme dit Bassecour, — sans vouloir amoindrir cet esprit, et si une modeste observation m'était permise, je crois qu'il a besoin d'être accentué par le geste, par la mimique, par l'organe des Arnal, des Geoffroy, des Ravel, des Dupuis, des Berthelier, des Brasseur, des Colbrun, des Gil-Perez. L'acteur accentue ou souligne les mots et les intentions. L'optique de la scène donne du relief à des enfantillages et à des grivoiseries que les imprimeurs se refuseraient à composer. Le vaudeville a la ressource du patois, de l'argot, des exclamations, des suspensions, des entrées, des sorties, des ahurissements, et d'un costume extravagant. Toutes ces choses-là, écrites, se figent avec l'encre. On m'eût apporté le manuscrit du *Chapeau de paille d'Italie* que, certes, je n'en eusse pas offert la primeur à mes abonnés.

« Tout est rompu, mon gendre, » et le « c'est certain, c'est certain, »

de la *Mariée du mardi gras* n'existent pas sans Grassot et sans Brasseur.

Tout ceci ne m'empêche point de courir après l'esprit des vaudevillistes : ne l'est pas qui veut. Balzac n'eût jamais été capable d'écrire le *Misanthrope* et l'*Auvergnat* ; il est vrai qu'il a fait quelques autres petites choses.

Je suis ennemi de la réclame, et j'ai fait partager mon opinion à mes gendres qui, en mon absence, la refusent énergiquement, convaincus comme moi qu'une réclame fait plaisir à la mère, à la fiancée et aux créanciers de l'auteur, et ennuie tout le reste des lecteurs.

Je vais pourtant entr'ouvrir une porte aux réclames. Je préviens tous les amateurs, — auteurs qui ont une pièce reçue ou un livre prêt à paraître, acteurs qui ont à se plaindre de leur directeur, — et réciproquement — que j'aurai l'oreille facile, — à une condition cependant.

On se rappelle ce fameux avocat qui n'ouvrait jamais un dossier s'il n'y avait un billet de mille francs sur la couverture. — Il manque une pièce, disait-il à ses clients ; — voyez votre avoué, il vous dira laquelle !

Je suis plus modeste que cet avocat, moi ! Pour chaque réclame, je ne demande qu'une nouvelle à la main. Je n'exige même pas qu'elle soit tout à fait neuve, et à partir de ce jour, j'ouvrirai à la fin de *ma Gazette* un petit compte pour ces orphelins de l'esprit français.

Nous sommes bien embarrassés quand un de nos amis reproduit en volume des articles qui ont paru dans le *Figaro*. Que Noriac publie le 101<sup>e</sup>, ou Monselet ses *Tréteaux*, si nous en disons du bien, nous avons l'air de nous encenser en famille ; si nous n'en parlons pas, le public peut croire à un insuccès.

Aussi vaut-il mieux parler, et je ne veux pas laisser passer sans bienvenue les *Quatre coins de Paris*, que mon ami Léo Lespès vient de faire paraître chez Dentu.

Dans ce livre, il a réuni plusieurs articles très remarquables chez nous : les *Manieurs d'argent*, les *Discours de bonne aventure*, *Monsieur de Paris*, les *Zouaves*. Lespès est, depuis la création du *Figaro*, l'un de nos collaborateurs les plus dévoués, les plus aimés, les plus soigneux de plaire aux lecteurs. Dans ses moindres fantaisies, il y a une idée hardie, originale, enveloppée d'une forme incisive et élégante. C'est un vrai journaliste ; il a le feu sacré, l'amour de son œuvre et de sa besogne. Enfin — rare bonheur et que tout le monde n'a pas en journalisme — il a su avoir beaucoup d'esprit et beaucoup réussir en ne froissant personne.

Tout ce que je viens de dire, je le pense du fond du cœur, ce qui n'empêche pas l'ami Lespès de payer son tribut. Voir l'impôt sur les réclames.

Dans le mausolée de Rachel, outre la corbeille où l'on ramasse les cailloux que les Israélites ont la coutume d'éparpiller sur les pierres tumulaires, j'avais vu une autre corbeille pleine de cartes de visite. Assez intrigué, je me suis renseigné auprès des sœurs de Rachel, qui m'ont appris que ces cartes de visite se comptent par centaines ; — et non-seulement les cartes, mais des lettres et des vers. — Un ouvrier a écrit quatre vers charmants, et elles ont gardé la lettre d'un jeune Espagnol comme un chef-d'œuvre de sentiment poétique et passionné.

J'aime cette familiarité pieuse qui ne veut pas croire à la mort et qui parle aux trépassés comme s'ils étaient toujours là.

Si Mme Ristori a déposé sa carte dans la corbeille, c'a dû être avec un certain plaisir.

L'Aïeule, qui vient d'obtenir un si grand succès à l'Ambigu, est de MM. d'Ennery et Charles Edmond (Choiécki). Enfin ! il y a donc un Polonais de content !

Mlle Page joue à ravir, dans cette pièce, un rôle de jeune fille : elle a une voix chaude et sympathique ; et elle est de plus en plus jeune. — On se rappelle qu'il y eut autrefois entre elle et Mme Doche une rivalité de beauté et une contestation d'âge.

— Etes-vous encore fâchée avec Mme Doche ? — lui demandait-on l'autre jour.

— Oh ! mon Dieu ! non ! — répondit-elle, — je l'ai rencontrée hier, — je n'ai vraiment plus le courage de lui en vouloir.

Roquelaure fut exilé, — dit-on, — pour avoir un instant cessé d'amuser le roi Louis XIV.

S. M. l'Empereur a subi, mardi soir, aux Variétés, de 7 heures 3/4 à minuit, une avalanche d'ennui et de sots couplets. MM. Théodore Cognard et Grangé sont les auteurs de cette pièce de lèse-majesté.

La clémence impériale est inépuisable. — Les deux complICES ne sont pas encore arrêtés !

Notre confrère Claudin est l'un des rédacteurs du *Moniteur* et comprend bien toute l'importance que lui donne une semblable position.

Dernièrement, un homme est renversé par une voiture ; on le transporte dans une boutique ; la foule s'amasse.

— Un médecin ! un pharmacien ! crie-t-on de tous côtés. Claudin s'élance, fait sa coupe au milieu de la foule :

— Je suis du *Moniteur*, dit-il.

Dimanche dernier, Siraudin voulait entrer dans l'en-

ceinte réservée du Champ-de-Mars au moment où l'Empereur y était.

— On ne passe pas ! fait un employé du contrôle.

— *Sujet de l'Empereur*, répond-il en se boutonnant.

Et il passe.

Je demandais à M. Thirion, l'un des compagnons du double voyage de ce pauvre Nadar, comment il se risquait une seconde fois dans les airs, puisque cette ascension n'avait plus pour lui le charme de la nouveauté.

— On ne sait que faire le dimanche, me répondit-il.

C'a été un grand événement quand S. M. l'Empereur est arrivé, dimanche dernier, dans le Champ-de-Mars, et je laisse à penser tous les commentaires qui ont couru la foule.

— Tiens, — s'est écrié un gamin, — l'Empereur qui vient payer les créanciers de Nadar !

— C'est donc pour les passer en revue qu'il a choisi le Champ-de-Mars ! — a répondu un autre.

Un jeune homme de famille, en train d'escompter sa fortune à venir, libelle ainsi les billets qu'il passe à ses usuriers :

— *Fin papa*, je paierai à M. un tel ou à son ordre, etc.

H. DE VILLEMESANT.

### Impôt sur les réclames du jour.

Un gamin voit un homme dont les deux jambes arquées du même côté figurent assez bien un guillemet :  
« — Tiens ! — dit-il, — ce monsieur qui marche à côté de lui-même ! »

## FIGARO A LA BOURSE

Jeudi, 4 heures.

La Bourse est en proie, depuis quelque temps, à un découragement vraiment inexplicable. Au taux où sont les valeurs, on ne comprend pas que le mouvement rétrograde puisse faire des progrès et qu'il y ait des spéculateurs qui voient encore la baisse.

Que l'on s'inquiète d'une gêne momentanée dans la situation monétaire, que l'on fasse des commentaires à perte de vue sur la possibilité d'une crise métallique et d'un mouvement de recul à une époque où les valeurs sont capitalisées à 3 et 4 p. 100, nous le comprenons sans peine ; mais ce que nous nous expliquons difficilement, et ce que les hommes spéciaux ne s'expliquent pas plus que nous, c'est de voir les préoccupations qui agitent certains esprits, alors que les valeurs sont capitalisées à 4 1/2 p. 100, comme la rente, à 6, 7, 8 et 9 p. 100 comme les chemins, les institutions de crédit et les grandes valeurs industrielles.

En ce moment, on peut dire que la spéculation est généralement à la baisse. En vain le marché anglais est d'une fermeté inébranlable ; en vain la Banque d'Angleterre ne change rien aux conditions de son escompte ; en vain les journaux publient des nouvelles rassurantes au sujet de la situation extérieure ; en vain M. Fould conserve son portefeuille et donne, en restant au ministère, un démenti aux spéculateurs qui assuraient qu'il avait offert sa démission ; en vain l'épargne se grossit des deux cents millions payés ce mois-ci par le Trésor et par les Compagnies aux porteurs de rentes et de valeurs ; en vain les blés et les farines diminuent ; en vain les vendanges sont reconnues excellentes, la Bourse broie du noir, la Bourse est inquiète, la Bourse est agitée, la Bourse est atteinte d'une maladie aiguë qui semble vouloir passer à l'état chronique.

On ne rencontre sous le péristyle que des prophètes de mauvais augure qui rééditent d'une voix creuse et sépulcrale les lamentations de Jérémie. Encore un peu et l'on va se couvrir de cendres, et l'on va endosser un cilice, et l'on va demander — comme ce bon Tartufe — une haire et une discipline pour se fustiger en expiation de la hausse que l'on a faite il y a tantôt deux mois.

La chose serait monstrueusement grotesque si elle n'était profondément triste. Il est triste, en effet, de voir en pleine paix, après une année de prospérité, après des récoltes exceptionnelles, la rente à 67 20, le Mobilier à 1120, et les grandes valeurs à des prix avilis !

Les choses en sont arrivées à ce point que les vendeurs eux-mêmes sont étonnés de leur succès, — et ce n'est pas peu dire.

C'est qu'en effet les haussiers ont renoncé à se défendre. La plupart ont fait pis encore que l'abandonner le terrain : ils ont passé, armes et bagages, dans le camp ennemi.

Et, cependant, malgré tous ces mauvais symptômes, malgré cette lassitude, malgré cet accablement, la hausse viendra à coup sûr. Elle viendra, soudaine et imprévue, comme elle est venue à la liquidation de septembre, alors qu'on disait tout perdu. Elle viendra, d'autant plus rapide et d'autant plus irrésistible qu'elle aura été longtemps comprimée.

Heureux les spéculateurs et les capitalistes qui n'auront pas perdu courage et qui se seront mis en mesure d'en profiter.

La question de la Banque de Savoie est toujours à l'ordre du jour du monde financier. La presse française continue de rempre des lances en faveur de la liberté des banques de circulation. La presse étrangère fait chorus.

A part quelques voix faibles, tremblantes, isolées, qui essaient de faire une opposition dont la source est parfaitement connue, tous les hommes compétents en économie politique,

tous les hommes rompus aux affaires, tous les hommes spéciaux en matière de transactions financières et commerciales, en matière de crédit et de circulation, sont d'avis que la Banque de France a commis une grande faute en n'achetant pas le privilège de la Banque de Savoie, qui comprenait le pouvoir d'émettre des billets, et se réjouissent de cette faute, parce qu'elle sera avantageuse au public et au gouvernement.

Elle sera avantageuse au public en ce sens que l'émission de billets d'une faible valeur donnera une grande impulsion au commerce ; en ce sens aussi que la Banque de Savoie escomptera les billets plus facilement que la Banque de France, et qu'elle établira avec cette dernière, ainsi qu'avec les grands banquiers, une concurrence désirable sous tous les rapports.

Elle sera avantageuse au gouvernement parce que, avec la Banque de Savoie, il sera moins assujéti qu'avec la Banque de France, et que le développement du commerce augmentera la prospérité générale de la nation.

A ce propos on a parlé d'une combinaison qui consisterait à ceci :

La Banque de France resterait ce qu'elle est ; elle limiterait toujours ses coupures de billets à 100 fr. ; — ses escomptes, au papier revêtu de trois signatures ; — ses avances sur titres, aux valeurs hors rang ; mais la Banque de France se compléterait en quelque sorte par la Banque de Savoie, qui aurait des allures plus faciles, émettrait des billets de 50 et même de 20 fr., excompterait à deux signatures et ferait des avances sur un plus grand nombre de valeurs.

Jusqu'ici, rien n'est venu confirmer ou infirmer cette rumeur, que nous donnons à simple titre de renseignement.

Les emprunts étrangers se succèdent avec une régularité qui prouve que les gouvernements ont tous plus ou moins besoin d'argent. Le Portugal emprunte 50 millions, la Grèce emprunte 150 millions, le Brésil emprunte, l'Autriche emprunte 96 millions de florins, la Nouvelle-Grenade emprunte, la Nouvelle-Zélande emprunte, le Venezuela a essayé d'emprunter, le Mexique va emprunter, l'Espagne empruntera, l'Italie pourrait bien emprunter, les Etats-Unis continuent d'emprunter, la Russie ne sait pas comment emprunter. Pour peu que cela continue, nous ne tarderons pas à voir les républiques du Val-d'Andore et de Saint-Marin contracter aussi des emprunts en vertu de cet axiome économique qui prétend que plus les Etats ont de dettes et plus ils sont riches.

On a admis cette semaine à la cote une nouvelle valeur. Les actions de l'Approuague, dite de la Guyane française, ont débuté au parquet à 135, ont fait 145 et sont restées très fermes, malgré la lourdeur générale, à 137 50.

L'Approuague est une société anonyme qui a pour but la colonisation et l'exploitation des gisements aurifères de la Guyane. Les actions sont de 100 fr. C'est la seule compagnie anonyme cotée dont les actions sont dans ce cas, ce qu'elle doit à la circonstance d'avoir eu la concession primitive avant la loi de 1857. Le décret de reconstitution date de deux mois.

La souscription aux actions de la Société générale des Ports de Brest a été ouverte aujourd'hui. Brest est déjà le premier port militaire de France. Comme tel, il a vu sa population s'élever, en deux siècles, de 3,000 à 80,000 habitants. Aujourd'hui, c'est au développement pacifique des relations commerciales que Brest va demander un accroissement de prospérité.

Comme affaire, l'entreprise des Ports de Brest est une des plus belles qui aient été lancées depuis bien longtemps. Elle justifie les plus brillantes espérances et présente aux capitaux sécurité absolue et garantie de succès.

ALPH. FROMENTEL.

P. S. Vendredi, 4 heures.

Peu d'affaires. La Bourse est toujours dans la même situation. On ne peut ni monter, ni baisser. Les cours actuels sont des cours d'attente. Les acheteurs ont confiance dans la liquidation. Les vendeurs ne s'émouvent pas. La rente peut tout aussi bien monter de 1 fr. que baisser de 1 fr. d'ici à la fin du mois. Tout cela dépendra des incidents financiers qui surgiront aux approches de la liquidation.

La rente ferme à 67 20 ; le Mobilier Français à 1120 ; le Mobilier Espagnol à 680.

A. F.

## PETITES NOUVELLES

M. Emile de Girardin vient de lancer quelques petites flèches à l'œil droit de M. Thiers. — Ce sont les *traits* du commencement.

Lorsque M. de Girardin tient un sujet, il ne le lâche guère : mais M. Thiers a la peau dure !

— C'est égal, disait hier le domestique du grand Emile, *nous lui avons* joliment dit son fait.

Le domestique de M. de Girardin est de ceux qui, par dévouement, entrent dans le paletot de leurs maîtres.

Chateaubriand en avait un de cette famille.

Celui-ci disait :

— Vous verrez ! *nous ferons* un beau tapage, après *notre mort*, avec les *Mémoires d'Outre-tombe* !

L'autre dit :

— *Nous* allons répondre ce soir à la France. Ce sera sévère, mais elle le mérite. Quant à M. Louis Jourdan, ne craignez rien, *nous lui riverons son clou*.

Ces domestiques de grands hommes, ils ne respectent rien !

Paul Delaroche avait à son service une sorte de Picard qui ne manquait jamais de dire aux visiteurs qu'il introduisait dans l'atelier de son maître :

— Surtout, prenez garde à la *peinture* !

Un jour, M. Vitet va chez Delaroche.

Le domestique le reçoit, et lui montrant *Jane Grey*, encore sur le chevalet :

— Vous voyez bien ce tableau-là, n'est-ce pas ? Ah ! monsieur, c'est la mort aux habits !

Et les domestiques de gens illustres qui écrivent des *Mémoires* sur leur maître ? Brr !...

Les journaux ont été froids. Ils ne chassent plus le canard. Ils deviennent graves. A peine trouverait-on, çà et là, quelque annonce pour se mettre sous la dent ; mais l'annonce c'est un *blanc manger*. L'*Opinion nationale* contenait celle-ci :

**A CÉDER** un ÉTABLISSEMENT facile et agréable à exploiter faisant 70.000 fr. d'affaires par an. — Bénéfice net actuel, 9.000 fr. faciles à doubler. Le vendeur, qui cède par suite de décès, s'occupe de son affaire.

Ah bah !

Et le *Capitaine Fracasse* !

Voilà quinze jours qu'on nous le promet.

— Quinze jours ! dites quinze ans ! Charles Monselet le compare à la *Tour de Quinquengrogne*, de Victor Hugo, qui ne paraîtra jamais. — C'est un roman polychrome. On est vraiment aveuglé, en le lisant, comme lorsqu'on regarde une pyrotechnie.

J'y ai remarqué, répété souvent, un verbe significatif : — le verbe *égratigner*.

Chaque écrivain a des mots préférés.

Jules Janin bourre ses feuilletons de *charme pénétrant* et d'*urbanité exquise* ;

Taine use avec prodigalité de la *faculté maîtresse* ;

Lamartine adore les *lacs* et la *gravitation* ;

L'ombre et l'aube de Victor Hugo sont proverbiales ;

M. Saint-Marc Girardin aime à répéter : *Encore un coup !*

M. Grangé affectionne : *Tu me la fais à l'oseille* ;

Et M. Clairville.....

Quant à Théophile Gautier, le verbe *égratigner* lui plaît infiniment.

Cela lui rappelle ses petits chats, ses jolis chats, qu'il adore en véritable Egyptien.

Un mot d'une femme d'esprit à propos de Théo :

— La poésie de Gautier, c'est une tulipe qui a du parfum.

M. Villemain, lui aussi, a un mot qu'il affectionne. Il ne dit pas qu'une chose est *détruite*, mais qu'elle est *déconstruite*.

Il a même glissé le néologisme dans la préface du *Dictionnaire de l'Académie*.

Comme il en corrigeait les épreuves, le prote accourt vers lui, montre le mot en question d'un air d'effroi, et dit :

— Monsieur Villemain....

— Eh bien ?

— Monsieur Villemain, ce mot.... vous le voyez... Je l'ai cherché dans le *Dictionnaire*...

— Après ?

— Il n'y est pas !

— Qu'est-ce que cela fait ?

— Mais, monsieur Villemain, songez donc..., je l'ai cherché dans le *Dictionnaire de l'Académie* !

— L'Académie ! s'écrie M. Villemain... Eh bien ! ensuite, l'Académie ?... l'Académie ?... Je m'en.... moque pas mal de l'Académie !

Toujours est-il que Jules Janin fait ses visites.

Il s'est rencontré, l'autre jour, chez M. le duc de Broglie avec le P. Gratry, qui a commencé, de son côté, ses trente-six stations.

A son tour, M. Camille Doucet entame la chasse aux suffrages, ses deux volumes de théâtre sous le bras.

On prétend que toutes les chances sont pour Jules Janin.

J'avoue que je verrais avec plaisir — je ne suis pas le seul, — un véritable *homme de lettres* succéder à Alfred de Vigny.

## Théâtres.

La comédie de M. Octave Feuillet, que le Gymnase va donner, paraît excellente — j'allais dire superbe — aux répétitions, et Lafont fait merveille.

Sous le titre de *Montjoye*, cette pièce — qui se passe à *Saint-Denis* — ne raconte cependant aucune particularité biographique sur le vaudevilliste de ce nom.

C'est que la vie privée doit être mûrée ah ! mais....

L'accident de Niemburg nous remet en mémoire certain drame qui eut jadis son succès d'émotion. Je l'extrait d'un journal qui le raconta longuement. En voici le résumé :

Un jour, au moment de monter en ballon, M. Louis Godard est abordé par un Anglais de belle encolure et de structure colossale, qui lui demande de l'accompagner et qui donne immédiatement ses mille francs.

Le ballon s'élève, sans que l'Anglais manifeste la moindre émotion, à une élévation de 2.500 mètres. M. Godard se sent empoigné au collet, — il se retourne, et voit son compagnon qui, l'air hagard, l'œil dilaté, déclare d'un ton décidé qu'il n'a pas pour mille francs d'émotion, et qu'il va se payer un supplément en se lançant avec lui dans l'espace. — Godard avait affaire à un *fou*.

Il se dégage ; mais avant qu'il ait pu tenir en respect ce terrible amateur, il le voit grimper aux cordages qui retiennent la nacelle, ouvrir un couteau et commencer, en riant aux éclats, à les couper. La nacelle penche déjà. Dans une minute tout sera fini ! Heureusement, la corde de la soupape qui sert au dégagement du gaz

est encore intacte, M. Godard tire cette corde, la soupape s'ouvre : l'homme, à demi asphyxié, lâche son cordage, et l'aéronaute a même la bonté de le retenir dans le vide.

Il descendit immédiatement, et souvent, depuis, il a raconté qu'il n'avait jamais vu la mort d'aussi près.

Paul de Saint-Victor constate le succès de l'œuvre charmante de Théodore de Banville, *Diane au bois*, puis il ajoute :

« Romanville a fort bien rendu le satyriasis du satyre. »

Oh ! les mots de la fin !

Aimez-vous les périphrases... celles de M. Paul Foucher.

M. Paul Foucher surnomme les censeurs « les *provéditeurs de nos plaisirs*. » Or, les provéditeurs de nos plaisirs ont lâché d'une main les *Diabes noirs* pour retenir de l'autre la *Poudre d'or*.

Ils reprochent à Victorien Sardou d'avoir fait pour Paulin-Ménier un rôle de coquin amusant.

Ils ne badinent pas, les censeurs !

— Ou vous êtes coquin, ou vous ne l'êtes pas.

— Si vous êtes coquin, vous n'êtes pas drôle.

— Si vous voulez être drôle, devenez honnête !

Avec cela que c'est facile.

Et puis, franchement, les honnêtes gens ne sont pas gais.

Si on exile les gredins des planches, bon Dieu ! que deviendrons-nous ?

Je me rappelle que M. Duméril, dans un cours d'histoire naturelle, s'écriait, un jour :

— Ces pauvres serpents, on les détruit tous !

Au Théâtre-Déjazet, reprise de *Gentil-Bernard*.

Voyons !...

Faut-il dire que Déjazet a toujours quinze ans ?

Ma foi, pourquoi pas ?

X... mange beaucoup et, le dîner fini, s'enfuit rapidement des maisons où il est invité.

— C'est un rustre, a-t-on dit, il ne rend même pas ses visites d'indigestion.

Sur l'album d'une charmante personne, j'ai lu :

« Un piano *raisonne* quand on le touche ; quand on a su toucher une femme, elle ne *résonne* plus. »

Jules NORIAC.

Nous allons donc revoir Mélingue ! Allons, tant mieux !

Benvenuto Cellini va succéder à Fra-Diavolo.

A côté de Mélingue Mme Doche, une actrice que les lauriers.... roses récoltés par Mlle Page, dans l'*Aieule*, empêchent de dormir. Je conçois cela.

Victor Séjour médite pour l'Ambigu un *Philippe II* — traduit ou imité de Schiller.

Le rôle nerveux de Don Carlos revient de droit à Rouvière. Beauvallet a refusé le rôle de Philippe II, que Febvre a si bien rendu dans les *Ressources de Quinola*.

A propos de *Quinola*, au premier acte, lorsque Félix remet au grand maître du palais un billet pour la marquise de Mondéjar, j'ai remarqué avec peine que ce pli était fait avec un morceau du journal le *Siecle*.

Cela détruit beaucoup l'illusion, lorsqu'on est au premier rang des fauteuils d'orchestre, de voir la maîtresse de Philippe II déplier un morceau de journal.

Après tout, ce numéro du *Siecle* est peut-être une pierre jetée dans le jardin du grand-inquisiteur ?...

En ce cas, je m'inclinerais.

La fille cadette de M. de Montalembert va prendre le voile. Monseigneur Dupanloup retarde son voyage en Espagne jusqu'à l'époque de cette cérémonie.

L'évêque d'Orléans va chercher au delà des Pyrénées des documents pour une *Vie de sainte Thérèse*, qu'il doit depuis longtemps écrire.

Alexandre Dumas (le seul) envoyait un livre à Mlle D... — une pécheresse.

C'était l'*Imitation*.

Il écrivit sur la première page :

« On ne sait pas ce qui peut arriver ! »

Les députés prennent à Paris leurs quartiers de session. Ils se délient la langue ; les uns machonnent des cailloux comme Démophile ; les autres avalent des œufs crus comme Montauby.

M. Pelletan corrige les épreuves de son livre sur la *Femme*. C'est une figure accentuée que la sienne, et tout à fait mâle.

Voyez pourtant le contraste ! Dans la *Nouvelle Babylone*, M. Pelletan s'effarouche devant des ouvrages dont le titre est trop voyant. Sa pudeur s'offense. Il rougit.

— Comment, s'écrie-t-il, peut-on s'occuper des *créatures* ?

Dix pages plus loin, il se lance dans une diatribe furieuse contre les dites *créatures*. Ce qui est permis au philosophe est-il défendu au romancier ?

Mais M. Pelletan a gardé sous ses cheveux gris les sentiments délicats de l'enfance.

L'an passé, à Sainte-Pélagie, dans sa prison, il passait son temps à jouer au ballon.

Mais, — halte-là ! — pas comme Nadar.

La femme d'un avoué, dame patronesse de son quartier, va quêter l'autre jour chez une actrice d'un demi-théâtre.

Puis, elle rentre chez elle un peu irritée. On avait du monde à dîner.

— *Ces créatures* !... dit-elle, elles sont les reines du moment ! Tout est or et velours chez elles. Celle-ci a dans sa chambre à coucher pour cinq ou six mille francs de tableaux.... au moins !...

— Oh ! si on peut dire, répond le mari, en s'interrompant dans son potage, il n'y a que la photographie de Laferrière !

Un mot de M. Sainte-Beuve — à propos de la *Vie de Jésus*.

— Qu'en pensez-vous ? lui demandait-on.

— Dame !... entre nous, *ça manque de femmes* !

JULES CLARETIE.

## Avis aux Actionnaires du FIGARO.

MM. les actionnaires du *Figaro* sont prévenus que sur les bénéfices de l'année 1863, il leur sera fait une troisième répartition qu'ils peuvent toucher, à partir de ce jour, au bureau du journal, 21, boulevard Montmartre.

Nous prévenons nos lecteurs que le numéro de mercredi sera un numéro tout à fait *exceptionnel*, et que le feuilleton sera interrompu pour cette fois et continuera dans le numéro de dimanche 1<sup>er</sup> novembre.

Nous avons parlé dernièrement de la métamorphose complète de la ville de Brest.

La Société qui s'est fondée dans ce but est patronnée par la municipalité brestoise. Son capital est de 12 millions, divisé en 24.000 actions de 500 francs. Elle s'établit d'abord sous la forme commanditaire, se réservant de solliciter le privilège de l'anonymat.

Voici quel est son comité de patronage :

*Président* : M. BIZET, officier de la Légion d'Honneur, maire de la ville de Brest.

MM. MICHEL MORAND, chevalier de la Légion d'Honneur, maire de Lambézellec (Brest) ;

Le vicomte CHARLES DE SAINT-PIERRE, propriétaire.

FLACHAT, ingénieur ;

B. BAILLEMONT, officier de la Légion d'Honneur, officier supérieur du génie ;

A. LEGOARAND DE TROMELIN, chevalier de la Légion d'Honneur, banquier à Brest ;

Le comte LOUIS DE LESTADE, propriétaire ;

FITEAU, ancien conseiller colonial.

*Secrétaire* : M. NAPOLEON BACQUA DE LA BARTHE, chevalier de la Légion d'Honneur, avocat.

Comme entreprise foncière et immobilière, la Société possède cet élément de sécurité que recherchent avant tout les capitaux et le placement.

Son objet est la mise en valeur et l'exploitation de vastes terrains situés dans la partie récemment annexée à la ville de Brest.

Les terrains déjà acquis à la Société représentent une surface de 400.000 mètres carrés.

Ces terrains, par suite de l'importance que va prendre Brest, garantissent une splendide et prochaine plus-value aux actionnaires.

Qui ne se souvient, en effet, des bénéfices considérables qu'ont donnés à la Société des Ports de Marseille les terrains appartenant à cette Compagnie.

La Société des Ports de Brest est appelée au même succès. Chaque action donne droit à 5 0/0 d'intérêt et à 80 0/0 des bénéfices. (Art. 36 des statuts.)

La souscription est ouverte dès aujourd'hui.

ON SOUSCRIT :

A PARIS, chez MM. E. DAUTREVAUX ET C<sup>e</sup>, banquiers, 21, rue de la Victoire.

A BREST, à la CAISSE COMMERCIALE et chez MM. les Notaires. — Les versements seront aussi reçus au COMPTOIR DU FINISTÈRE, et à la succursale de la Banque de France, à Brest, au crédit de M. E. Dautrevaux.

DANS LES DÉPARTEMENTS, chez MM. les Banquiers indiqués dans les journaux spéciaux de chaque ville. On peut souscrire aussi en versant dans les succursales de la Banque de France, au crédit de M. E. Dautrevaux.

On verse : 50 fr. en souscrivant ; — 75 fr. à la répartition ; — 125 fr. deux mois après ; — 125 fr. dans les six mois ; — les derniers 125 fr. suivant les besoins de la Société.

Le Rédacteur en Chef : B. JOUVIN.



# PRIME UNIQUE ET GRATUITE

OFFERTE

A tous les nouveaux abonnés ou réabonnés à

# LA NATION

JOURNAL POLITIQUE QUOTIDIEN, GRAND FORMAT.

## SAVOIR :

|                                                                                 |               |
|---------------------------------------------------------------------------------|---------------|
| 1° LES MISÉRABLES, par Victor Hugo, 10 beaux vol.                               | 35 fr.        |
| 2° VICTOR HUGO, raconté par un témoin de sa vie,<br>2 beaux volumes grand in-8. | 15 »          |
| 3° LA VIE DE JÉSUS, par M. Renan, 1 beau volume<br>grand in-8.                  | 7 50          |
| 4° SONATES DE MOZART (piano), 1 gros et beau vol.<br>in-4. avec partrait gravé. | 22 50         |
| <b>Total.</b>                                                                   | <b>80 fr.</b> |

LA NATION offre en ce moment une prime inouïe dans les annales de la presse.

On sait que ce journal a changé de propriétaire et de rédacteurs il y a environ quatre mois, et qu'il passe à bon droit comme étant depuis lors l'un des défenseurs les plus zélés de l'ordre et de la liberté. Indépendamment de sa rédaction politique, industrielle, agricole et financière, confiée à nos meilleurs écrivains, sous la direction de M. LÉONCE DUPONT, il publie le dimanche un courrier de Paris, par AUG. VILLEMOT; le lundi des articles Variétés, par HIP LUCAS; tous les jeudis des portraits politiques et littéraires, par JACQUES REYNAUD et HENRY DUMONT.

## ABONNEMENTS :

Paris, un an, 54 fr. — Six mois, 27 fr. Trois mois 13 50  
Départemens 64 fr. --- 32 fr. --- 16 fr.

Les abonnés d'un an ont seuls droit à la totalité de la prime.

Les abonnés de six mois auront droit à deux des ouvrages désignés sous les numéros 2, 3 et 4.

Et les abonnés de trois mois pourront choisir, à titre de prime, un ouvrage seulement parmi ceux désignés sous les numéros 2 et 4.

Pour plus de facilités, les abonnements ne commenceront à courir qu'à l'époque choisie par les souscripteurs. La PRIME sera néanmoins livrée immédiatement.

AVIS IMPORTANT. — On ne pourra jouir de ces avantages que d'ici au dix novembre prochain. Passé cette date, les primes seront TOUTES SUPPRIMÉES.

Envoyer un bon de poste ou valeur à vue sur Paris au gérant de la NATION, 24, rue Bergère, à Paris.



## TRAPPISTINE

LIQUEUR DE TABLE apéritive et digestive

Préparée par les RR. PP TRAPPISTES, eux-mêmes,  
au Couvent de la GRACE-DE-DIEU, près Besançon (Doubs).

ENTREPOT GÉNÉRAL, boulevard Magenta, 106, PARIS.

(ON PEUT S'ADRESSER DIRECTEMENT AU COUVENT).

Dépôts dans les principales villes de province.

## DRAGEES DE GELIS ET CONTE

(AU LACTATE DE FER)

APPROUVÉES PAR L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MÉDECINE.

Le rapport académique et de nombreuses expériences anciennes et récentes ont démontré leur supériorité sur tous les autres ferrugineux solubles ou insolubles, pour le traitement de toutes les maladies qui ont pour cause l'appauvrissement du sang.  
DÉPOT GÉNÉRAL à Paris, pharmacie rue Bourbon-Villeneuve, 49, (place du Caire), et dans les principales pharmacies de chaque ville. — Prix : 4 fr. la boîte ; 2 fr. la 1/2 boîte.

## KAVA DE VICHY

Liqueur stimulante et digestive  
aux sels naturels de Vichy

FABRIQUÉE PAR

ERNEST HENRY, à VICHY (Allier).

Cette liqueur, agréable au goût, facilite les digestions les plus difficiles. Approuvée et recommandée par les principaux médecins de Vichy. Elle est la seule fabriquée à Vichy.

EXPÉDITION. — EXPORTATION.

## DINERS DU ROCHER

16, passage Jouffroy, le seul établissement de ce genre où l'on peut dîner fort bien pour 3 fr. et déjeuner pour 1 fr. 75 c. On y trouve les meilleurs vins; la cuisine est excellente. Le service ne laisse rien à désirer.

## RHUMES

GRIPPE

IRRITATIONS

de la

POITRINE

et de la Gorge.

50 Médecins des hôpitaux de Paris, Présidents et membres de l'Académie de médecine ont constaté l'efficacité du SIROP et de la

PATE de NAFÉ-DELANGRENIER

et leur supériorité manifestes sur tous les pectoraux.

Entrez-les, rue Richelieu, 24. Dépôt dans chaque ville.

22 ANS DE SUCCÈS

La plus discrète, la plus agréable, la plus facile

à prendre de toutes les préparations, guérissant en

six jours les maladies contagieuses. Exiger sur la

boîte ou le flacon mon adresse, JOZEAU, PHARM.

22, r. St-Quentin, Paris (dans la cour à gauche).

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS

Londres, 49, Haymarket, dans tous les

pays, 4 et 5 fr. le flacon.



Achat de VETEMENTS neufs, vieux et autres objets à bon prix, par GOLDNER jeune, rue de l'Arbre-Sec, 54. Lui écrire, il rend à domicile.